

Henri-Louis VÉDIE

Macroéconomie

3^e édition

DUNOD

Microéconomie en 24 fiches, Express Sup, 3^e éd., 2011.

Initiation à la microéconomie, avec Bernard Bernier, Éco Sup, 3^e éd., 2009.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, Paris, 2011
ISBN 978-2-10-057157-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Fiche 1	Les grands courants de la pensée économique	1
Fiche 2	Comptabilité nationale I : comptes et secteurs institutionnels	9
Fiche 3	Comptabilité nationale II : le tableau d'entrées et sorties et le tableau économique d'ensemble	15
Fiche 4	La balance des paiements	22
Fiche 5	Les agrégats	27
Fiche 6	La consommation	32
Fiche 7	L'investissement	39
Fiche 8	L'épargne	46
Fiche 9	Monnaie et création monétaire	51
Fiche 10	Le financement de l'économie	58
Fiche 11	Le marché des changes	64
Fiche 12	Déterminants du taux de change en parité flottante	71
Fiche 13	Le commerce extérieur I : outils d'analyse	78
Fiche 14	Le commerce extérieur II : analyses théoriques	86
Fiche 15	Le commerce extérieur III : le rééquilibrage	92
Fiche 16	L'équilibre macroéconomique I : l'approche keynésienne	98
Fiche 17	L'équilibre macroéconomique II : l'approche néo-classique	105

Fiche 18	L'équilibre macroéconomique III : le modèle ISLM	112
Fiche 19	L'inflation	118
Fiche 20	Le chômage	124
Fiche 21	La politique monétaire	131
Fiche 22	La politique budgétaire	136
Fiche 23	La croissance économique	144
Fiche 24	La mondialisation	151

Les grands courants de la pensée économique

I Objectifs

À l'exception du Bas Empire romain, la vie économique est peu développée dans l'Antiquité. De plus, la rareté de l'écriture conduit à la réserver à d'autres domaines et l'on cherchera, en vain, chez les Grecs et les Hébreux, trace d'une littérature économique. Même si les œuvres de Platon et surtout d'Aristote abordent indirectement le champ économique, ils le font sous son aspect moral et éthique. Ainsi, Aristote va-t-il s'en prendre à la chrémastistique, accusée de détourner la monnaie de sa fonction principale et naturelle : celle d'être une unité de valeur et de compte pour en faire un instrument de gain et de pouvoir. Ce qui le conduira à la condamnation du taux d'intérêt. Il faut attendre le Moyen Âge et surtout la Renaissance pour voir croître et fleurir les idées économiques (II.A). Mais bien évidemment, la période historique de référence va être celle des révolutions industrielles. Annoncée par les physiocrates, elle se poursuit avec la pensée classique anglaise, pour se terminer avec la pensée classique française (II.B). Enfin, en réaction à cette longue et riche période classique apparaît le courant socialiste, distinguant les précurseurs français et utopiques de ceux plus radicaux, se rattachant à ce qu'on appellera par la suite « socialisme scientifique », dont la figure de proue est Marx (II.C).

II L'essentiel à savoir

A. La période pré-industrielle

Elle part du ^{xiii}e siècle pour se terminer au milieu du ^{xviii}e siècle. C'est la période du Moyen-Âge et de la Renaissance.

1. La pensée thomiste (xiii^e siècle)

La *Somme* de saint Thomas d'Aquin est la référence quasi unique, du xiii^e siècle. Par « somme », il faut entendre l'état des connaissances du moment. Pas de véritable originalité, mais une contribution réelle à l'économie, et ce, sur un sujet précis qui est celui de l'éthique. La question posée par saint Thomas d'Aquin est celle de savoir si l'on peut vendre une chose plus chère qu'elle ne coûte. À cette question, il répond en proposant ce qu'on appellerait aujourd'hui le concept du juste prix, défini par le coût de production. On en conclura qu'il y a péché dès lors que l'on vend au-dessus du juste prix. Ce que condamne la doctrine, ce n'est pas la recherche du gain, mais bien la recherche d'un gain hors mesure, quasi illimité, comme la pratique du taux d'usure. Cette réflexion va conduire tout naturellement les pères de l'Église à s'interroger sur le bien-fondé, ou non, du taux d'intérêt. Considéré par eux comme le prix du temps, et partant du principe que le temps appartient à Dieu et à lui seul, il est donc anormal que le temps ait un prix. Ce qui va entraîner la condamnation du taux d'intérêt et, par voie de généralisation, du commerce de l'argent par les chrétiens.

2. La pensée mercantiliste (1450-1750)

Témoin de la période des grandes découvertes et de ce que l'on a appelé la Renaissance, la pensée mercantiliste couvre trois siècles, au cours desquels la référence philosophique sera Machiavel, relayée ensuite par Morus et Campanella. À cette époque, les questions économiques se distinguent mal des questions financières. L'objet est la conquête et le maintien du pouvoir. Le moyen est celui de l'enrichissement. Pour y parvenir, la doctrine est loin d'être homogène. Elle s'identifie d'abord au bullionisme en Espagne et en Italie, pour se confondre ensuite avec l'industrialisme étatique en France, et se termine enfin, avec le mercantilisme financier de la Grande-Bretagne.

a. Le bullionisme espagnol

Il naît au xvi^e siècle. Sa référence philosophique est celle du chrysohédonisme, où le bonheur se confond avec la richesse. C'est la période des grandes découvertes, avec Christophe Colomb en particulier, et de l'afflux d'or et d'argent en Europe et plus particulièrement en Espagne. Cet afflux de lingots (*bullions* en anglais) va profiter quasi exclusivement à la consommation et très peu à la production. Aussi la richesse va-t-elle durer le temps des flux d'or et d'argent sur le territoire ibérique. Cela explique à la fois l'empire de Charles Quint et son déclin.

b. Le mercantilisme industriel

Il est français, étatique et industriel. Il commence dès 1661, première année du règne de Louis XIV. Mais la plupart des auteurs français est bien antérieure. Citons parmi

eux, Baudin et de Montchretien. Un très grand nom est associé à cette période, celui de Colbert. C'est la raison pour laquelle, on parlera de colbertisme. Colbert va tirer les leçons de l'expérience espagnole en privilégiant la production. La richesse va cette fois être utilisée pour inciter à la production. C'est ainsi que seront créées les manufactures royales de Sèvres et des Gobelins. Le produit de ces manufactures royales, à forte valeur ajoutée, est d'abord destiné à l'étranger. Et on en trouve encore trace aujourd'hui en Espagne et au Portugal où les châteaux abritent bon nombre de porcelaines de Sèvres et de tapisseries des Gobelins. Il est l'opposé du bullionisme espagnol et s'appuie sur une idée neuve, celle de la puissance étatique et de l'interventionnisme. Sa faiblesse est de dépendre de la richesse espagnole. Le déclin de l'Espagne mettra en difficulté cette politique.

c. Le mercantilisme anglais

Il annonce le libéralisme et repose sur une idée simple, celle d'exporter plus que l'on importe. Ce n'est pas une surprise, c'est même dans la logique des choses. N'oublions pas que la première révolution industrielle est anglaise. Les auteurs référents sont là encore nombreux : Mun, Child, Temple, Petty, etc. Pour Mun, il faut un taux d'intérêt élevé, afin de mieux attirer les capitaux. Child, au contraire, défend une logique des taux d'intérêt bas, pour affonter la concurrence, à l'époque essentiellement hollandaise. Les deux ont sans doute raison. Si Child se place dans une logique bancaire, Mun privilégie l'emprunteur. Et ce n'est pas toujours facile de concilier les deux. Comme pour le mercantilisme français, le mercantilisme anglais repose d'abord sur la richesse des autres.

Pour faire venir des capitaux, il faut d'abord qu'ils existent. Ensuite, il faut les garder et pour cela, le recours aux taux d'intérêt est privilégié. Thomas Mun va soutenir qu'un taux élevé traduit une grande demande de capitaux, signe d'une activité commerciale importante. Il faut donc privilégier des taux d'intérêt élevés. À l'inverse, Josias Child répond que seuls des taux d'intérêt bas peuvent permettre de réduire les coûts de production et rendre l'Angleterre plus compétitive. La plupart des mercantilistes anglais vont suivre Child.

B. La période classique

Elle commence en 1750 et se termine en 1871. Elle est illustrée par la physiocratie (1), l'école classique anglaise (2) et trouve des prolongements en France (3).

1. La physiocratie (1756-1777)

Son chef de file est François Quesnay. Cette pensée fait le lien entre le mercantilisme et l'école classique anglaise. Adeptes de la « philosophie des Lumières » les physio-

crates vont réagir à ce qu'ils appellent l'immoralisme mercantilisme et l'interventionnisme étatiste de la période précédente. Quesnay et ses disciples vont s'affirmer comme les premiers libéraux. En cela, ils annoncent la pensée classique anglaise. Smith et Quesnay se rencontreront d'ailleurs à Paris. Pour les physiocrates, seule l'activité agricole est source de richesses, car elle crée plus qu'elle ne consomme. L'industrie et le commerce sont considérés comme des activités stériles, le commerce plus que l'industrie. Mais la principale contribution des physiocrates, c'est d'avoir, les premiers, imaginé le *Tableau économique*, décrivant la circulation des richesses entre les trois classes (Agriculture, Industrie, Service). Précurseurs de la notion de circuit, ils sont aussi, avec la théorie du produit net, les lointains ancêtres du PNB.

2. L'école classique anglaise

Cette école couvre la période de la Révolution industrielle anglaise. Quatre auteurs se succèdent les uns après les autres, se corrigent et se complètent pour construire une doctrine qui est toujours d'actualité.

a. Adam Smith

Premier de la lignée, Adam Smith, philosophe et Écossais, va publier deux ouvrages de référence : *La Théorie des sentiments moraux* et *La Richesse des nations*. Il y développe une doctrine libérale en démontrant l'harmonie des intérêts. Contrairement à ces prédécesseurs, il montre que l'intérêt individuel n'est pas contraire à l'intérêt général. Et précise même que l'économie ne peut être qu'individualiste car c'est la nature de l'homme que d'être individualiste. L'harmonie de nos intérêts résulte de l'analyse et non de l'évidence. Smith est considéré comme le père de la pensée libérale.

b. Robert-Thomas Malthus

Pasteur de son état, fils de Daniel Malthus, exécuter testamentaire de Jean-Jacques Rousseau, Malthus est d'abord connu pour sa contribution à la démographie avec *L'Essai sur la population*. Il annonce le malthusianisme, doctrine conduisant à réguler les naissances, du fait de l'incapacité de la Terre à nourrir tous ses enfants. La richesse, écrit-il, croît moins vite que la population, il faut donc réduire cette dernière. Mais Malthus est aussi un remarquable économiste. Son originalité par rapport à Smith, outre le fait de donner à l'économie une dimension démographique, est d'avoir reconnu dans la consommation une fonction essentielle de l'économie. Comme Keynes mais avant lui, l'analyse de la demande est privilégiée et reconnue.

c. David Ricardo

Contemporain de Malthus, Ricardo est banquier et deviendra député. Son œuvre principale, *Principes de l'économie et de l'impôt* est avec *La Richesse des nations*, l'ou-

vrage de référence de la doctrine classique. L'auteur y aborde tous les problèmes, faisant pour chacun d'entre eux des propositions. Avec le *currency principle*, il propose de lier l'émission de billets aux réserves de la Banque centrale d'émission. La théorie des avantages comparatifs, dans le domaine du Commerce Extérieur, fait de lui un précurseur et vient plus que compléter l'analyse faite par Smith sur ce sujet. Mais là ne s'arrête pas la contribution ricardienne. Théorie de la valeur, analyse de la répartition des revenus, réformes fiscales, etc. sont aussi l'objet d'analyses novatrices. Ricardo est l'un des grands économistes de son temps. Enfin, avec la théorie de la rente foncière, il introduit la notion de rareté dans la théorie de la valeur. Libéral, il l'est et le demeurera, y compris dans ses responsabilités politiques, avec plus d'intransigeance encore que l'était Smith.

d. Stuart Mill

Fils aîné de James Mill, il va recevoir une éducation qui va le conduire à devenir une véritable encyclopédie vivante de son temps. Il a tout lu et fera la synthèse de ces prédécesseurs, à travers un ouvrage intitulé *Les Principes d'économie politique*. Mais au delà de la synthèse, il est aussi celui qui donne à la pensée classique une dimension sociale allant même jusqu'à proposer un impôt sur l'héritage.

3. Continuité de la pensée classique en France

Trois auteurs : Jean-Baptiste Say, Charles Dunoyer et Frédérique Bastiat, vont donner à la pensée libérale française ses lettres de noblesse.

a. Jean-Baptiste Say

Il est le vrai disciple français de Smith. Le traité qu'il publie, *Traité d'économie politique*, contribue à faire connaître et à vulgariser les idées anglo-saxonnes, chères à Smith et à Malthus. Il va accompagner le premier consul Bonaparte en Égypte, mais se fâche ensuite avec lui. Il terminera sa vie comme industriel et professeur au conservatoire des Arts et Métiers.

Il est l'auteur de la loi des débouchés qui lui a valu de passer à la postérité. Cette loi, identifiée à une phrase célèbre : « Les produits s'échangent contre les produits » sera la référence théorique de la politique économique jusqu'à la crise de 29.

b. Charles Dunoyer

Moins connu que Say, il s'avère plus libéral encore que les classiques anglais et que Say lui-même. On lui doit un seul et unique ouvrage dont le début du titre est *De la liberté du travail...* Le seul rôle qu'il reconnaît à l'État est d'être « producteur de sécurité ». L'anti-interventionnisme de Dunoyer va très loin. Pour lui, il faut laisser faire à son gré la concurrence. Naturellement « libre échangiste », hostile à toute forme de

prohibition et aux droits de douane, il ira même jusqu'à condamner toutes les mesures d'assistance publiques. Sa doctrine est celle d'un industrialisme libéral.

c. Frédéric Bastiat

Selon le même crédo que celui de Dunoyer, Bastiat soutient l'abstention totale de l'État en matière économique. Se cantonnant à l'entreprise et au modèle de concurrence parfaite, il fait du capitalisme libéral la vérité. Dans les *harmonies économiques*, il prend le contre-pied de la doctrine de Ricardo, ce qui va l'entraîner bien au-delà de l'école libérale française contemporaine, scandalisant ses propres amis. On lui doit cependant d'avoir popularisé par ses pamphlets, les grandes thèses du libéralisme économiques dans sa célèbre *Pétition des marchands de chandelles contre la concurrence du soleil*.

Paradoxalement, les auteurs français, Say y compris, s'avèrent beaucoup plus libéraux que leurs collègues anglais. Aussi, n'est-il pas étonnant que l'ultra-libéralisme de certains, à une époque où l'on publie le rapport Villerme et où on commence à percevoir les premiers effets pervers de la Révolution industrielle, conduisent à d'autres réflexions privilégiant d'autres valeurs que celles du libéralisme.

C. La pensée socialiste

Elle commence en France, on parlera de socialisme à la française, mais elle s'affirme avec Marx et le socialisme scientifique.

1. Le socialisme français

Certains le qualifieront de socialisme utopique. En marge et en réaction à l'anti-étatisme de l'école de pensée classique, il est le fait d'hommes qui ont pour nom Saint-Simon, Fourier et Proudhon, aux pensées aussi différentes l'une de l'autre.

a. Le socialisme élitiste de Saint-Simon

Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, descendant du célèbre mémorialiste, est connu pour la parabole qui porte son nom, où il imagine que la France perde en un jour ses meilleurs ingénieurs, ses meilleurs poètes, ses meilleurs musiciens, etc. Le mal serait irréparable, écrit-il. Par contre, qu'elle vienne à perdre « Monsieur, tous les princes de la famille royale, etc. » il n'en résultera rien. Tout est dit. Favorable à l'égalité au point de départ, il la repousse au point d'arrivée, défendant la république des talents. Mais Saint-Simon, c'est aussi le précurseur de l'enseignement technique, le défenseur de l'industrialisation, des banquiers auxquels il reconnaît un rôle essentiel. On lui doit l'idée des premières banques d'affaires. On reste alors très loin de Proudhon et de Fourier, et plus encore de Marx.